



Reflets de la France dans une petite ville de province russe, sous l'Empire et la Restauration

ALEXANDRE GORDINE

Musée de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg, Russie.

Résumé : *Les campagnes de 1812-1814 ont profondément marqué les esprits et le rayonnement culturel de la France n'échappe pas au Tiers État dans la Russie d'Alexandre I^{er}. Quelques souvenirs de cette époque, la plus belle peut-être dans l'histoire russe, associent les témoignages intimes, les belles-lettres et les monuments encore en place.*

Mots clés : *Campagne russe de Napoléon, Prisonniers de guerre, Koutouzov, Alexandre I^{er}, Alexandre Pouchkine, Ville d'Opotchka, Vie provinciale russe.*

Le passé n'appartient pas au présent, c'est plutôt lui qui nous possède... J'ai entre les mains un cahier manuscrit, in-octavo, de ce papier bleu et épais que l'on trouve à profusion dans les archives du XVIII^e siècle en Russie, comme en Europe. *Ce livre est à l'élève de l'école de district, de 1813*, est-il inscrit sur la couverture en même papier griffonné de plume¹. Le district

est celui d'Opotchka, petite ville au sud de la province de Pskov, à quatre cents kilomètres de Saint-Pétersbourg. Comme bien d'autres classes inférieures en Russie, «une petite école populaire» fut fondée ici sous Catherine II. Financée par la ville, elle recevait les garçons et les filles de tous les états, de la petite noblesse aux paysans libres. Certes, les filles et les garçons se trouvaient séparés. Durant deux ans, un seul instituteur leur apprenait la lecture et l'écriture, le catéchisme et l'histoire sacrée, les devoirs de l'homme et du citoyen, l'arithmétique, la grammaire, la calligraphie et le dessin. En 1812, selon la métrique, le nombre général des élèves était de 29, dont huit enfants nobles, quatre marchands, six petits bourgeois, un paysan et dix soldats. «Le nombre de ceux qui ont terminé le cours complet – 7»². Le propriétaire du petit cahier, André Lapine, né vers 1802, était le fils d'un marchand peu fortuné.

Et sous la couverture? Pas un exercice, mais une quinzaine des devinettes et les paroles de plusieurs chansons, dont – signe des temps? – deux militaires. Hélas pour le folkloriste, toutes sont recopiées des livres

1. Collection du musée national Alexandre Pouchkine, Saint-Pétersbourg, БМІ КІІ-23173. L'auteur tient à remercier la Direction du musée pour pouvoir citer ce document, en grande partie inédit, et reproduire l'une des images de sa collection.

2. *Le Centenaire de l'école de quatre classes de la ville d'Opotchka. 1787-1887*, par l'inspecteur de l'école M. Lomborg, Pskov, 1887, p. 1-3.



Fig. 1 : Opotchka. Le pont et la place du sobor. D'après une photo originale vers 1870.

imprimés ! Il semble même possible de deviner desquels : les concordances les plus nombreuses sont avec le chansonnier paru en 1800 sous les initiales I.N., ainsi que deux recueils édités dix ans plus tard par Kalatiline et Kapoustine (jusqu'en 1811, les chansonniers paraissaient essentiellement à Moscou).

L'écriture parfois diffère, les fautes d'orthographe ne manquent pas³. Mais voici enfin, à la page 25, ce que nous cherchons. 1812, en Juin... les troupes françaises étaient à 60 verstes de nous, d'où il y avait chez nous une panique assez grande, d'aucuns portaient hors de la ville et enfouissaient leurs biens, d'où se produisaient par la suite du temps des trésors. Et autre part encore : 1812, en Juillet, la guerre était proche [...].

La Russie menait des guerres incessantes. Mais depuis plus d'un siècle, tous les combats se déroulaient loin de la province de Pskov. Il y avait tout juste quarante ans, l'impératrice Catherine II avait éloigné la frontière polonaise, tout proche, plus à l'ouest. Et voilà, en l'espace de quelques semaines seulement, venait une menace bien réelle.

La mention des trésors atteste que la note fut faite quelques mois après. Quel contraste – ou une heureuse complémentarité ? – pourtant avec le témoignage de l'autre chroniqueur local, ayant composé sous Nicolas I un manuscrit qu'il a intitulé, non sans prétention, *Généalogie de Lobkoff et Mémorial des grands événements*⁴ !

3. Nous les respecterons ; elles peuvent choquer le lecteur, mais la plupart des auteurs cités les ont bien faites.

4. *Travaux de la Société Archéologique de Pskov, 1914-1915*, t. 11, 1915, p. 79-89 (extraits).

1812. Il y avait une guerre forte avec le Français (sic !) et Moscou fut prise par le Français et beaucoup saccagé. La même année [ils] furent chassés et vaincus. Cette année-là, le 9^e jour de Septembre⁵, en présence des Français à Moscou et à Polotsk, on alla d'Opotchka à la frontière biélorusse avec une procession de toutes les églises et les icônes de la Mère de Dieu de Sviatye Gory et d'Aphanassieva sloboda et de même de Prikhaby. Il y eut un office avec la prière d'agenouillement pour la victoire sur l'ennemi. Les habitants de la ville ne laissaient dans leurs maisons que les vieux et les petits ; et on chanta et but [assez] à la santé des guerriers de toute la Russie.

Le cahier d'André Lapine contient cependant une note intéressante de plus. 1814, le 23^e jour d'Avril, il y eut une fête toute la journée pour la prise de Paris et une canonnade sur le Val ; on chantait des chansons, les tonneaux brûlaient, on tirait des coups des fusils, jeudi, jour de Saint Georges [...]. Le 25 avril Fiodor a cousu pour moi les bottes smaznye. Compte tenu que la nouvelle de la capitulation de Paris atteignit Saint-Pétersbourg un mois avant et que l'on fêta déjà la Pâques le 29 mars, il paraît vraisemblable que la festivité fut ajournée pour des raisons météorologiques, à savoir à cause de la crue printanière. En effet, d'après une autre note d'André Lapine, la rivière est « sortie » le 1^{er} avril. Par ironie du sort, le Val, l'endroit où se déroulaient alors, comme aujourd'hui, les fêtes

5. Toutes les dates sont indiquées selon le style julien, en vigueur en Russie jusqu'au décret bolcheviste en 1918.



Fig. 2 : Monogrammiste M. À Opotchka le 9 août 1810 en attendant les chevaux... d'après nature. Dessin à la plume (collection du musée national Alexandre Pouchkine, BMII KII-2804).

communales était un genre de boulevard : une grande motte de terre cerclée du haut rempart, vestige de l'ancienne citadelle formant une île sur la rivière. En 1814, les plus âgés s'en souvenaient encore très bien ; à l'intérieur, quelques belles églises en bois qui avaient disparu en flamme un jour de septembre 1774.

En plusieurs localités qui conservent les traces des résidences seigneuriales de ce pays, on vous racontera volontiers que le parc a été planté par les Français, prisonniers de guerre de 1812, et que c'est bien eux qui ont excavé aussi l'étang, comme par exemple à Matuchkino, l'ancien domaine de Daria Illarionovna Golenichtchev-Koutouzov, sœur cadette du célèbre feld-maréchal. Ce ne sont pour la plupart que des légendes. Une chose est sûre pourtant : les soldats de Napoléon qui étaient convoyés à l'intérieur de l'Empire succombaient en nombre de maladies et de blessures à Opotchka. D'après un auteur du XIX^e siècle, une église de ville fut mise à la disposition du clergé catholique pour leurs funérailles. Il s'agissait de l'église en bois Saint-Thomas, située près de la route de Polotsk, bien à propos la veille de l'invasion de la Grande Armée, la paroisse s'étant mise à construire, à proximité, une nouvelle église en brique. *1812, le 9^e jour du Mai, jour de Saint Nicolas, on a commencé à bâtir l'église de La Trinité à Zavelitchie⁶ et on a érigé la croix le deuxième jour après la Dormition, le 17 Août*, lit-on dans le cahier d'André Lapine, sur la même page que les souvenirs de la guerre.

6. L'ancien faubourg sur le rive gauche de la rivière Velikaïa.

Un dossier aux archives régionales de Pskov, intitulé «De la remise au marchand Nikitine pour le comblement en 1813 par l'engagement à Opotchka des petits tombes où sont enterrés les corps des prisonniers de guerre français» (F. 20, inv. 1, d. 485) contient la prescription du gouverneur de Pskov de payer au dit Nikitine une somme de 1725 roubles. On y apprend aussi que, pour les raisons sanitaires, les tombes furent remblayées avec de la chaux vive. L'emplacement exact du cimetière est depuis oublié. Selon la relation du tribunal terrestre d'Opotchka en date du 27 mars 1813, près de 1200 corps furent enterrés dans des fosses communes, mais on continuait à en trouver encore dans les forêts du district⁷.

Comme on le sait, la victoire de la coalition antinapoléonienne avait parmi ses conséquences la création de la Ligue Sacrée, destinée à rétablir la paix et l'ordre monarchique en Europe ; elle se réunit jusqu'en 1822 pour ses G8. C'est grâce à ces assemblées que les habitants d'Opotchka peuvent assister deux fois au passage de l'empereur Alexandre I^{er}, d'ailleurs un grand passionné de voyages. La première fois, Alexandre Pavlovitch était de retour du Congrès d'Aix-la-Chapelle

7. B. Milovidov, Les Prisonniers de guerre dans le gouvernement de Pskov fin 1812-début 1813, dans *L'époque de 1812. Recherches. Sources. Historiographie*, VIII / Travaux du musée historique d'État, 181, Moscou, 2009, p. 197-221. Fondé sur les documents d'archives, l'article parle beaucoup du manque d'approvisionnement pour les prisonniers à cause d'une mauvaise administration et d'une population malveillante. Ainsi, les habitants d'Opotchka n'offrirent-ils aux malheureux que dix paires de chaussures de bast.



Fig. 3 : La maison d'Yakov Porozoff : un des cinq hôtels particuliers « en pierre » construits en ville avant 1820; façade empruntée de l'album de modèles ayant reçu « l'approbation suprême » en 1809.

ayant décidé tout à l'heure le départ des troupes étrangères du territoire de la France et son adhésion à l'alliance des quatre. La seconde fois, l'empereur était en route pour le Congrès de Vérone consacré à la question espagnole : à ce Congrès, qui sera le dernier, la France était représentée par Montmorency et Châteaubriant.

Le souvenir des deux passages impériaux nous est rapporté par le journal intime du frère aîné d'André Lapine, Ivan Ignatievitch (1799-1859)⁸ :

1818 [...] Le 19 décembre. Il est arrivé ici le *fertyegar*⁹ pour que les chevaux soient acheminés pour le Souverain afin qu'ils n'aient pas peur du feu et on les achemina, ce soir-là, avec des torches à chaque *troïka*.

Le 21. L'empereur Alexandre I^{er} est passé ici à 8 heures. Quand il est arrivé, on a commencé à carillonner; et jusqu'à ce qu'il partît pour *Voïskaïa Gora*¹⁰ – on carillonnait toujours. Un appartement lui a été réservé chez Yakov Porozoff; mais pourtant il est demeuré à la station¹¹ lorsqu'on changeait les chevaux; alors il a demandé s'il y avait à proximité une église. Et on lui a proposé, sur la route, La Trinité, où il est allé directement de la station, et là le père Sémion Molotchkovskoi l'a reçu et lui a donné sa bénédiction. Dans l'église, Matvei Ivanovitch Plotnikoff et moi, nous

*tenions à un pas du Souverain. De l'église, il s'est mis directement en route, bien que la maison de Porozoff ait été illuminée de lampions et de 40 cierges dans les chambres, ainsi que notre sobor*¹² *était tout illuminé, c'est-à-dire tous les meilleures cierges qui se trouvaient dans l'église étaient allumés et l'archimandrite ayant une allocution préparée pour la réception et presque une moitié du peuple restaient (sic) là-bas, en attendant Sa Majesté Impériale, mais pourtant tous se sont trompés.*

1822. Le 7 août. Cette journée, on peut dire la meilleure, l'empereur Alexandre I^{er} est passé par chez nous. Il était pour la première fois dans la ville et allait de [la ville de] Novorogev par notre rue où il était poudré de sable jaune. Il était dans l'appartement chez Yakov Minitch Porozoff, y déjeunait et a été accueilli par le chef de la ville, Ivan Silitch Sélugine, et quelques citoyens avec du pain et du sel. Il est arrivé à 12 h et parti à 3 h. passées. Il y avait du monde. Tous le suivaient, en courant derrière la calèche, jusqu'au pont sur la rivière *Velikaïa*.

L'écho de la guerre victorieuse fut long. Dans son journal, en date du 4 septembre 1817, Ivan Lapine décrit la visite d'un ami à qui, passées quelques tasses du thé, il offre une paire de tableaux : *Schwanzenberg* et *Wintgestein*, (sic) autrement dit les portraits gravés de deux illustres généraux, autrichien et russe. Piotr Wittgenstein (1768-1842) était bien celui qui, en 1812,

8. *Travaux de la Société Archéologique de Pskov, 1914-1915*, t. 11, p. 21-77 (les traces de l'original, tout comme celles du manuscrit de Piotr Lobkoff, se perdent dans la Révolution russe).

9. C'est-à-dire *Feldjäger* (all.), courrier du cabinet.

10. Une éminence boisée située à plusieurs kilomètres au nord de la ville.

11. Relais.

12. *Sobor* (m), l'église principale où les prêtres officient ensemble et par alternance. Celui d'Opotchka, construit sous Catherine II, fut démoli en 1937, malgré son classement monument d'architecture en 1926.

couvrait, en Biélorussie, la direction de Saint-Pétersbourg et donc aussi d'Opotchka; le 7 octobre il chassa les Français de la ville de Polotsk. Le parcours de Karl Philippe Schwarzenberg (1771-1820) s'avère beaucoup plus mouvementé. En cette même année 1812, il est dans le camp adverse et se bat contre les Russes en Ukraine; ce n'est qu'après l'entrée en guerre de l'Autriche que cet ancien envoyé à Saint-Pétersbourg, ayant cherché à détacher la Russie de la France, puis, ambassadeur à Paris pour négocier le mariage entre Napoléon et Marie-Louise, rejoint enfin la coalition.

Deux mois auparavant, le dimanche 29 juillet, Lapine signale aussi le passage de la *femme de Barkhladitoli* qui s'est arrêtée pour la nuit chez M. Porozoff (père d'Yakov). Barklaï de Tolli (1757-1818) était le commandant en chef des armées russes avant et après son homonyme Koutouzov; c'est bien à lui qu'appartenait le plan d'attirer la Grande Armée en profondeur dans le pays, en épuisant ainsi ses forces. En automne 1817, l'épouse du prince cherchait probablement à rejoindre son mari parti à l'étranger pour se soigner. Il possédait, d'ailleurs, une propriété dans un district voisin.

L'encadrement des gravures et la reliure étaient parmi les passions ordinaires de l'époque. Ivan Lapine les rendit aussi un devoir. Toujours dans son journal, on trouve la mention de quelques traductions de l'allemand et du français, fournies à l'égal des œuvres originales russes par son amie Anne, jeune fille instruite appartenant paraît-il à une famille du clergé. 1818. Le 16 février. Lisais le livre d'Anna Lavréntievna, Bianca, amante de Bonaventura, qui est partie une nuit avec lui, sans épargner la richesse, enfin fut l'épouse du roy François, et tous les deux sont morts ensemble du poison mortel¹³.

Le 10 [Juin]. Ce jour-là notre Sauveur¹⁴ est parti pour Sviatye Gory. Anna Lavréntievna m'a donné à lire un livret en deux parties, *Le jeune sauvage ou la fougue dangereuse des premières passions* par M^{me} de Genlis que j'ai lu avec le plus grand plaisir.

Un grand succès des romans didactiques, mais en même temps assez frivoles, de la comtesse de Genlis (1746-1830) entraînait aussi de l'imposture, et *Le jeune Sauvage*, édité en 1808 et 1809 à Moscou à titre de la toute dernière œuvre du célèbre auteur, fut en réalité écrite par Augustin Lejeune. Certes, ce genre de romans était une sorte de la littérature de masse. Tout comme les pièces du dramaturge allemand von Kotzebue (1761-1819) : deux d'entre elles furent mises en scène à Opochka, dans une grange près du magistrat [mairie], le 30 août 1822, jour de la fête d'Alexandre I^{er}.

Non moins que les héros de la littérature et des journaux, les Français étaient aussi les personnages de la vie ordinaire et pas forcément en tant que gouverneurs et gouvernantes dans les familles nobles ou les petits aventuriers, comme m'sieur Triquet «de Tambov» invité

par l'auteur d'*Eugène Onéguine* au bal provincial chez les Larine. Pouchkine écrivait, d'ailleurs, son roman en vers, en résidant à quelques 45 verstes de la ville d'Opotchka.

1820... Le 17 [mai]. Pav[el] Iv[anovitch] Pogonialoff est venu de Pskov pour se marier et se faire diacre. Le 23. On a célébré le mariage de Pav[el] Iv[anovitch] et de la nièce française, fille très-très pauvre, mais pourtant innocente qui vivait chez Raibois; cependant il a auparavant recherché en mariage chez Alexei Balakirev sa fille Nastia, mais on la lui a refusée. De la famille du clergé local, Pogonialoff était le frère d'un ami proche d'Ivan Lapine.

À la différence des marchands en gros, tels les Porozoff qui vendaient du lin aux ports de Narva, de Saint-Pétersbourg et de Riga, les Lapine ne se contentaient que du petit commerce. Ainsi, André était-il traiteur, d'où des notes comme *une bout[eille] de [vin] puyssant pour N.* sur la couverture et les pages de son cahier, tandis qu'Ivan passait ses journées au comptoir dans la galerie des boutiques : un genre d'activité sans doute propice pour la lecture. Certes, la monotonie journalière était de temps en temps interrompue par les absences pour les foires ou fêtes patronales dans le district ou même ailleurs. C'est lors d'un de ces voyages qu'eut lieu la rencontre avec la personnalité qui donnera son



Fig. 4 : L'auteur de la *Généalogie de Lobkoff*, Piotr Stépanovitch Lobkoff (1795-1870) avec sa fille Élisabeth. Photo des années 1860 (*Travaux de la Société Archéologique de Pskov*, t. 11).

13. Il s'agit du roman du professeur à Prague August Gottlieb Meissner (1753-1807), *Bianca Cappello*.

14. L'icône miraculeuse la plus vénérée dans la ville (disparue ou détruite sous la grande terreur).

nom à toute une époque et assura l'intérêt au journal d'un petit provincial pour la postérité. 1825 [...] Le 29 Mai. J'ai été à Sviatye Gory le 9^e vendredi¹⁵ et fait un voyage assez heureux, parce que Annouchka M. m'attendait déjà à Svechnikov bor, et avec elle je suis allé presque sans se quitter jusqu'au pogoste Rojdestvenski ; fis le commerce durant la foire à 200 roubles avec un petit. Et là j'ai eu la chance de voir Alexandre Serguéévitch M. Pouchkine qui a étonné d'une certaine façon par son étrange habit, à savoir il avait à la tête un chapeau de paille, en chemise rouge d'indienne ceinturée du cordon bleu, avec les favoris noirs très longs qui rassemblent plus à une barbe ; de même avec des ongles très longs par lesquels il épluchait les oranges et les mangeait avec grand appétit, je pense, à peu près ½ douzaine.

C'est une des dernières notes du journal. Trois ans après, l'auteur se marie. Depuis, au dire de l'éditeur, le journal se transforme en un livre de comptes. Une période poétique de la vie est terminée.

Épilogue

À la fin de l'année 1811, une époque pour nous mémorable, vivait dans son domaine de Nénaradovo le bon Gavriila Gavrilovitch R***. Son hospitalité chaleureuse était connue alentour ; les voisins venaient à tout moment pour dîner, boire, faire une partie de boston à cinq copecks avec son épouse, et d'aucuns pour contempler leur fille, Maria Gavrilovna, une demoiselle svelte, pâle et âgée de dix-sept ans. Elle passait pour être un riche parti et nombreux étaient ceux qui la voyaient déjà fiancée à eux-mêmes ou à leurs fils.

Maria Gavrilovna était nourrie de romans français et était donc amoureuse, c'est ainsi que commence *La tempête de neige*, une nouvelle d'Alexandre Pouchkine (1831). L'héroïne doit épouser en secret son amoureux, Vladimir, mais il se perd dans le blizzard et arrive lorsque l'église est fermée. *Quelle nouvelle l'attendait!* dit le narrateur. Maria Gavrilovna manque être emportée par la fièvre, mais Vladimir ne veut plus la voir. Quelques mois après, le pauvre est grièvement blessé à Borodino et meurt à Moscou, la veille de l'entrée des Français. La guerre s'achève. Installée avec sa mère ailleurs, la jeune fille rencontre un jeune colonel des hussards. Ils se plaisent et elle s'étonne de ne pas entendre sa déclaration. La minute arrive enfin et il avoue être marié sans connaître sa femme. Il décrit alors un voyage nocturne, une inquiétude incompréhensible qui le pousse à prendre la route et une scène dans l'église où l'on le prend à la hâte pour l'autre.

– Mon Dieu, mon Dieu! dit Maria Gavrilovna en saisissant sa main, c'était donc vous! Et vous ne me reconnaissez point?

15. Le neuvième vendredi après Pâques, jour de la plus grande foire dans le district.



Fig. 5 : Térébeni. L'église de la Résurrection. 1757.

*Bourmine blêmit... et se jeta à ses pieds...*¹⁶

Dans le nom de la paroisse dans la nouvelle, Jadrino, on devine facilement celui de *Jadritsy*, propriété d'une connaissance de Pouchkine, Pavel Pouchtchine, vétéran des campagnes 1812-1814 mais aussi une source des bruits compromettants sur le poète lors de son exil pskovien¹⁷. En effet, il existait à là-bas, sur un tertre, une église dédiée à Saint Jean évangéliste ; tandis que d'autres églises d'alentour furent rebâties en brique au XVIII^e siècle, elle demeurait toujours en bois, comme celle du texte de Pouchkine. Une coïncidence de plus, le village de *Jadritsy* se trouve sur la chaussée de Novorjev à Opotchka, souvent empruntée dans le passé par les voyageurs partant de la capitale vers les frontières ouest de l'Empire : on a vu tout à l'heure qu'en 1822 le cortège d'Alexandre I^{er} a choisi précisément cet itinéraire. L'église de *Jadritsy* est détruite pendant la guerre, mais une autre subsiste encore sur ce chemin devenu secondaire, dans un village plus proche d'Opotchka. Cette église en bois était la paroisse des parents de Mikhaïl Golenichtchev-Koutouzov qui y furent ensuite ensevelis. Les trois iconostases baroques sont travaillées à la commande du futur feld-maréchal et sur la porte d'une d'entre elles, Saint Michel l'archange est doté de traits bien reconnaissables...

16. A. Pouchkine, *Récits de feu Ivan Pétrovitch Belkine*, traduit du russe par Pierre Skorov, Édition Temps & Péroïdes, 2009, p. 45-66.

17. En choisissant ce nom de village, Pouchkine sans doute ignorait ce que révèlent pour nous les études étymologiques : la racine *jadr-/jedr-* est balte et signifie... « serein ».